

pu donner force de loi à la convention douanière, car nous avons l'appui de la majorité, mais nous avons mieux aimé la soumettre au peuple. Quant à moi, je suis plus fier d'avoir essayé un revers par la volonté du peuple que je l'eusse été si je l'avais privé du droit de faire prévaloir son opinion.

Durant toute ma longue carrière parlementaire, mon dessein a été de tenter la persuasion. Mais lorsque je ne réussissais pas à persuader, je refusais d'user de contrainte. L'attitude du ministère sur cette question est uniquement dictée par la nécessité d'envoyer au front un plus grand nombre de soldats. On a fait lecture d'une lettre du général Currie, commandant de nos troupes en France, qui demande des renforts. Cette demande n'est pas nouvelle. Je n'ai jamais connu un général qui, de nos jours ou à une autre époque de l'histoire, ne réclamait pas un plus grand nombre de soldats.

Je déclare du fond du cœur au représentant d'Assiniboia que mon programme est encore ce qu'il était dès le premier jour de la guerre; ma conviction est la même. Je voudrais que nous puissions fournir plus de soldats au général Currie. J'aimerais que notre population et nos ressources nous permettent d'envoyer, non pas un demi-million, mais un million d'hommes. Cependant, il s'agit de savoir combien nous en pourrions enlever à l'activité nationale à l'heure qu'il est, sans mettre en péril les services publics indispensables à ce pays et au maintien de notre participation à la guerre. A mon avis, c'est là un problème que le ministère n'a pas assez approfondi. Il a pris part à cette guerre sans faire de calculs préalables, sans procéder au dénombrement de nos ressources en hommes et autrement. Il a demandé cent, deux cent, trois cent, quatre cent et, en dernier lieu, cinq cent mille hommes. Lorsqu'il a été rendu au chiffre d'un demi-million, bien des gens lui ont dit qu'il ne pouvait pas se procurer ce nombre de soldats. L'un des principaux chefs de l'industrie nationale, lord Shaughnessy, a exprimé en termes clairs l'avis qu'on ne pouvait pas les obtenir sans nuire aux services publics. Mais le ministère s'est bouché les oreilles. Il n'a pas tenu compte, non plus, de l'observation que les alliés n'ont pas seulement besoin d'hommes actuellement, mais qu'il leur faut des vivres. Il ne s'est pas demandé si nos gens ne seraient pas plus utiles, en produisant des aliments au pays qu'en combattant au front de bataille.

Il saute aux yeux que la campagne de 1917 ne produira pas les résultats que

nous en attendions. Nous espérions que l'offensive de cette année serait efficace. Nous comptions qu'elle se déploierait sur tous les champs de bataille, surtout à l'ouest, où nous nous attendions que les alliés perceraient les rangs allemands et les refouleraient jusqu'au Rhin. Je ne doute pas que ce plan ait été conçu et s'il avait pu s'exécuter, le résultat eût été tel que je l'ai dit. Par malheur, les événements qui se sont déroulés en Russie ont sensiblement entravé son exécution, et ils ont permis à l'Allemagne de faire passer des milliers de soldats du front russe au front occidental, si bien que l'offensive des alliés a été enrayée.

Cependant la situation a quelque chose de consolant. Les présages sont favorables, il me semble. Au cours de cette guerre, la tactique de l'état-major allemand a été de diriger les coups vers les endroits où, croyait-il, les rangs des alliés étaient plus faibles. Il y lançait des masses écrasantes dans le but de triompher de la résistance, d'avancer aussi loin que possible sur le territoire ennemi et de s'y retrancher. Telle a été leur tactique depuis le commencement de la guerre. Dès l'ouverture des hostilités, l'Allemagne s'est ruée sur la Belgique, malgré le traité qui portait sa signature, parce qu'elle savait qu'en attaquant la France du côté de la Belgique, elle pourrait franchir sa frontière à l'endroit le plus faible. La même chose s'est passée en Roumanie. Au lieu de défendre leurs propres frontières, les Roumains ont envahi la Transylvanie, et les Allemands pénétrèrent aussitôt en Roumanie qu'ils ont constamment occupée depuis.

Je le répète, la situation militaire a quelque chose de consolant. Lorsque la révolution a éclaté en Russie, tout le monde s'attendait que les Allemands entreprendraient leur offensive si ébruitée contre Pétrograde. Leur abstention prouve simplement qu'ils manquaient d'hommes. Leurs forces vives commencent à décroître. C'est la preuve que la politique d'usure, que les alliés ont commencé à appliquer en 1914, après la bataille de la Marne, produit enfin des résultats.

Et si les rangs des armées allemandes s'éclaircissent, on le doit surtout à la flotte anglaise qui, nuit et jour, en tout temps et en toute saison, n'a cessé, par son blocus de la mer du Nord, de faire peser son étreinte sur l'empire allemand. Au blocus l'ennemi a opposé sa campagne sous-marine, créant par là une situation très grave, la plus grave peut-être dont on ait été témoin depuis l'ouverture des hostilités; mais